

Une théorie de la grammaticalisation : l'École danoise

Autor(en): **Böhmer, Heiner**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **77 (2013)**

Heft 307-308

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-842203>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Une théorie de la grammaticalisation : l'École danoise

Depuis à peu près une décennie, un groupe de linguistes danois inspiré par l'œuvre de Henning Andersen présente une série d'ouvrages dans lesquels se déploie peu à peu une théorie idiosyncratique du changement linguistique. Le dernier produit de cette série¹, qui constitue le thème de cette mise en relief, propose une conception élargie de la théorie de la grammaticalisation visant à intégrer, dans les concepts donnés des théories de Traugott et Heine, des idées qui combinent les théories syntaxiques actuelles de la topologie ainsi que des grammaires de construction. Alors que les auteurs du livre élaborent l'idée centrale du paradigme en tant que schéma servant à décrire les étapes synchroniques d'une mutation diachronique, c'est toujours l'approche d'Andersen qui fournit le cadre dynamique à cette restructuration des modèles de grammaticalisation.

L'approche principale et l'idée prédominante des trois auteurs consiste en ce que, dans chaque grammaire d'une langue déterminée, des sous-systèmes organisés en forme de paradigmes s'ajoutent l'un à l'autre pour constituer une structure totale, ce qui fait que, si l'on oublie ce caractère systématique et paradigmatique de la grammaire, on décrit mal les phénomènes qui se présentent dans son domaine, comme sont ceux de son changement. Conséquemment Nørgård-Sørensen, Heltoft et Schøsler critiquent la théorie de la grammaticalisation pour avoir isolé par trop le développement morphologique d'un élément singulier de la structure morpho-syntaxique qui lui sert de scène et de lit structurel. Chaque pas de changement phonologique ou fonctionnel d'un élément devrait être analysé, selon l'opinion des chercheurs danois, en relation avec les oppositions qui déterminent la place de cet élément dans un sous-système paradigmatique.

Afin d'arriver à une conception adéquate de la systématité, les auteurs élargissent le concept de paradigme en y incluant et l'aspect de la distribution spatiale des mots (topologie, *topology*) et l'aspect des structures syntaxiques enrichies de matériel morphologique (constructions, *constructions*). Sur cette base, tout changement grammatical impliquera une restructuration paradig-

¹ Jens Nørgård-Sørensen / Lars Heltoft / Lene Schøsler, *Connecting grammaticalisation*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins B.V., 2011, 347 pages.

matique qui se déroulera ou dans le seul domaine morphologique, topologique ou constructionnel ou bien sous le toit de ce que Nørgård-Sørensen *et al.* appellent un hyperparadigme (*hyperparadigm*) en touchant les trois sphères de la morphologie, la topologie et la construction à la fois.

Le livre est divisé en sept chapitres. La philologie romane s'intéressera surtout aux trois premiers chapitres, qui expliquent les principes théoriques moyennant un certain nombre de cas représentatifs, ainsi qu'au dernier chapitre, dans lequel Lene Schøsler donne des explications étendues de quelques phénomènes du domaine roman, surtout français. En effet, dans les différentes sections du livre, les auteurs discutent de changements diachroniques qui ont eu lieu dans des idiomes assez divers, tels que le danois, l'anglais, le finnois, le latin, le russe, le polonais et d'autres langues slaves, y incluses les cinq langues romanes les plus importantes. Or, le fait d'avoir pris en considération un grand nombre d'idiomes différents est important pour préparer une vraie réforme de la théorie de la grammaticalisation car le poids innovatif de cette théorie repose notamment sur le procédé de combiner les observations faites dans beaucoup de familles de langues du monde pour construire des trajectoires de changement qui soient universellement valables et applicables.

Ces canaux de grammaticalisation vont bien au-delà de simples descriptions des trajectoires individuelles décelables dans l'histoire d'un idiome singulier. Ils visent à capter des processus qui se seraient répétés dans un nombre indéfini de langues apparentées et non apparentées entre elles. Les canaux de grammaticalisation se divisent en phases de développement. Or, comme ce n'est que pour une petite partie des langues que l'on dispose d'une documentation dense de leur histoire séculaire à travers la version écrite, ces phases doivent être reconstruites, pour beaucoup de familles de langue, moyennant la comparaison entre des membres plutôt archaïques et des membres plutôt innovateurs de ces familles². Une autre méthode consiste dans la reconstruction des réseaux polyfonctionnels de certaines particules. C'est sur la base de ces méthodes que les représentants du modèle courant de la grammaticalisation arrivent à des visions universalisées des mutations grammaticales.

Le groupe danois, quant à lui, ne propose pas des schémas universels de ce type. Néanmoins leur procédé est proche de celui de Lehmann, Traugott et d'autres en ce que, pour reconstruire le développement d'une langue, ils se

² Cf. les travaux de Lehmann et Broschart (Christian Lehmann, *Thoughts on Grammaticalization. A Programmatic Sketch*, PDF, Site Web de l'auteur à l'université de Cologne, 2002; Jürgen Broschart, *Präpositionen im Tonganischen. Zur Varianz und Invarianz des Adpositionsbegriffs*, Bochum, Brockmeyer, 1994). Cf. le compte rendu par L. Schøsler, ici, 558-563.

servent du savoir diachronique accumulé pour des langues apparentées afin de compléter l'image. Ils se meuvent donc à l'intérieur d'une même famille de langues avec le but de restituer des phases que ne sont pas documentées directement. Ainsi, pour éclaircir les antécédents d'un schéma positionnel déterminé du verbe danois, ils ont recours à des observations qui ont été faites par rapport à l'ancien anglais [57]. Ce mélange de langues a pour conséquence que le livre contient certaines parties qui concernent exclusivement les langues germaniques ou bien les langues slaves et que je vais exclure, vu l'intérêt des lecteurs de la *Revue*, de ma mise en relief. D'autre part, je n'éviterai pas de parler de langues non-romanes toutes les fois que c'est nécessaire pour expliquer les réflexions fondamentales des trois premiers chapitres, lesquelles établissent les fondements théorique de l'ouvrage.

Un paradigme grammatical, selon la définition très générale défendue par les auteurs, consiste dans un ensemble de signes, c'est-à-dire de formes distinctes qui expriment un certain nombre de distinctions fonctionnelles (*content distinctions*, [5]). Dans cette perspective, un paradigme morphologique ne constitue qu'un sous-type. Chaque paradigme est un système clos, avec un ensemble dénombrable et stable de membres, entre lesquels le choix est obligatoire. Leur relation apparaît comme asymétrique étant donné qu'on trouve toujours une opposition entre membres non marqués et membres marqués. Tout paradigme repose sur la *conditio sine qua non* de ce qu'il existe un cadre fonctionnel à l'intérieur duquel un choix entre plusieurs représentants sémiotiques s'opère [7, 238]. C'est ce cadre fonctionnel qui permet l'intégration d'aspects topologiques, morphologiques et constructionnels. Ainsi la fonction de marquer et distinguer le complément d'objet indirect en français a recours à des marques sémiotiques de diverse nature, d'ordre positionnel (objet indirect après objet direct dans l'ordre canonique), constructionnel (syntagme prépositionnel introduit par *à*) et morphologique (relation d'interchangeabilité avec le pronom personnel du datif).

Quoique le découpage analytique maintienne en vue l'étendue totale d'un paradigme, tout n'est pas pertinent lorsqu'il s'agit de décrire des changements diachroniques. Il faut donc concentrer le découpage sur le segment spécifique d'un paradigme donné qui est vraiment touché par le changement. Pour ce faire, le cadre fonctionnel est toujours accompagné d'une spécification du domaine d'application. La déclinaison russe moderne, p.ex., a développé une valeur nouvelle, inconnue dans l'ancienne langue. Ainsi, avec les noms de masse, et seulement avec eux, le locuteur peut marquer qu'il en parle d'une façon tout à fait neutre en ne se rapportant qu'à l'espèce de matière qu'il a en vue ou bien qu'il parle d'une certaine quantité de cette matière. Il doit se décider entre ces deux caractérisations; cf. [4]:

stakan čaja/čaju
 verre thé-GEN.SG
 “un verre de thé”

kačestvo čaja
 qualité thé-GEN.SG
 “la qualité du thé”

Le tableau suivant démontre le format standardisé que le groupe applique dans ses analyses de l'état d'un secteur du paradigme lors d'une coupe synchronique donnée :

Expression	Contenu	Marquage
-a	neutre	non marqué
-u	quantifié	marqué

Tableau 1: Russe. La distinction entre un génétif en -a et un génitif en -u

Domaine d'application: noms de masse, 1^{re} décl.gén.sg.masc.

Cadre fonctionnel: Quantification

Les changements diachroniques thématiques sont partout présentés et résumés soit par une suite de tableaux synchroniques soit au moyen de listes d'un format plus relâché.

À l'égard des modèles actuels de la grammaticalisation, que les auteurs désignent avec le nom collectif de ‘théorie du penchant’ (*cline theory*), l'approche paradigmatique implique la proposition d'un certain nombre de remaniements terminologiques et divers points critiques. Dans les modèles établis, on s'intéresse au passage d'un lexème à un outil grammatical, mais aussi au fait que cette histoire se limite, dans beaucoup de cas, à produire de nouveaux éléments grammaticaux plus abstraits à partir d'unités moins abstraites. On distingue donc une grammaticalisation initiale de la continuation d'une histoire déjà initiée. Troisièmement on observe aussi des cas d'une grammaticalisation rétrograde. Le groupe de chercheurs danois reprend la terminologie bien unifiée et raisonnablement schématique proposée par H. Andersen pour désigner ces trois processus: la grammation (*grammation*) est la grammaticalisation initiale, la régrammation (*regrammation*) est la continuation d'une histoire de grammaticalisation et l'acquisition de nouvelles valeurs plus abstraites par les forces de la réanalyse, et la dégrammation (*degrammation*) est le nom donné à la grammaticalisation rétrograde. Néanmoins le terme de grammaticalisation devrait être gardé, selon les idées du groupe, pour désigner certains aspects du complexe :

« In the following we shall use the term *grammaticalisation* as a broad term covering either the field of investigation or the phenomenon of grammatical development from an overall point of view. » (Nørgård-Sørensen *et al.* 2011, 9).

Une autre suggestion terminologique concerne la réanalyse. Suivant Andersen, il faut distinguer systématiquement entre la véritable réanalyse (*reanalysis*), toujours réceptive et tacite, et l'actualisation (*actualisation*), par laquelle un locuteur emploie activement un élément selon les régularités que sa réanalyse comporte tout en l'exposant à des modifications possibles de son signifiant.

La théorie du penchant, qui admet une forte inclination des mots-outils à se transformer en clitiques et des clitiques à se transformer en affixes d'ordre flexionnel – inclination dirigée par les facteurs d'une érosion phonétique et sémantique, d'une intégration graduelle des éléments synsémantiques et d'une extension continue des contextes de l'usage –, est critiquée sur trois points principalement. Tout d'abord, les auteurs renvoient au fait que, contrairement à ce que prétendent les théoriciens du penchant, tous les facteurs ne jouent pas à chaque étape de la régrammation. Deuxièmement, ils mettent en relief le rôle des lois phonétiques, lesquelles peuvent avoir des conséquences grammaticalisantes sans être des facteurs morpho-syntaxiques authentiques, comme c'est le cas de l'umlaut germanique, de la reduplication en sanskrit ou de l'introduction de l'élément verbal *-iva-* en russe, qui finit par devenir un marqueur aspectuel fondamental quoique le /i/ ne soit motivé, au début, que par les seuls besoins phonétiques. Troisièmement, Nørgård-Sørensen *et al.* rejettent l'idée d'un degré variant de grammaticalisation qui augmenterait avec le nombre d'étapes de régrammation par lesquelles un élément donné serait passé. Ils trouvent absurde de devoir considérer, suivant ce schéma, les langues analytiques comme moins grammaticalisées que les langues synthétiques. Dès la grammaire, un morphème est intégré à la grammaire et devient par là membre du système grammatical au même titre que tout autre membre [21]. En fait, les auteurs jugent impossible qu'on puisse mesurer d'une méthode quelconque un degré de grammaticalisation.

Cependant les défenseurs du système établi ont suggéré certaines modifications du modèle qui n'impliquent pas un remaniement sur des principes nouveaux. Pour qu'on admette la réalité et la pertinence des facteurs qui promeuvent l'inclination du penchant, il n'est pas indispensable qu'à chaque étape de transition, tous les facteurs interviennent. Il est même normal que ce ne soit qu'un sous-ensemble des facteurs qui détermine le passage à un nouveau niveau d'abstraction lors d'une régrammation. En ce qui concerne l'indépendance des lois phonétiques, il faut voir qu'il existe des lois spécialisées pour les dernières syllabes des mots qui se distinguent des lois pour des sons antérieurs. Or, ces lois-là touchent en même temps la morphologie et l'usure phonétique étant donné que, dans beaucoup de langues, ces dernières syllabes consistent en des désinences d'ordre grammatical. Si l'on nous concède que tous les

facteurs ne sont pas également importants pour les processus de grammaison et de régrammation, on peut avouer qu'un facteur comme l'érosion phonétique, lequel concerne aussi le radical des lexèmes pleins, joue un rôle à l'intersection entre lexique et grammaire alors que le synsémantisme ou l'obligatorité seraient des facteurs de l'inclination plus centraux³. Toujours est-il que le rejet des degrés de grammaticalisation est un point valable qui mérite d'être discuté intensément.

Quoiqu'il en soit, on constate que même les défenseurs des horizons paradigmatiques ne condamnent pas entièrement le *cline* car ils reconnaissent les étapes du changement (lexème > mot-outil > clitique > affixe flexionnel) comme des énoncés généraux essentiels (*essential generalisations*) sur le développement des systèmes morphologiques [21].

C'est dans le premier chapitre, dédié à la morphologie, que les auteurs ont placé la majeure partie de leur critique de la théorie de grammaticalisation en cours. C'est encore dans ce chapitre qu'ils expliquent les fondements de leur approche, notamment le rôle et la force explicative de la paradigmaticité. Dans le deuxième chapitre, ils y ajoutent l'aspect topologique, dans le troisième l'aspect constructionnel.

Au sein de la discussion du côté morphologique, on trouve aussi l'exemple d'une description plus exhaustive qui démontre mieux la portée de la pensée paradigmatique que l'exemple du substantif *čaj* en russe, allégué ci-dessus. Quand on se propose de suivre le chemin de régrammation des formes du passé en slave commun lors de leur passage au polonais moderne, une description qui se ferait dans les termes du modèle en cours (Heine, Traugott) se contenterait de constater l'élargissement fonctionnel de la forme périphrasique construite avec le participe {marqué par le morphème <-l- > ou <-l- >}, qui va de pair avec une augmentation de la fréquence aussi bien qu'avec un raccourcissement synthétique (*pisalem* "j'écrivais, j'avais écrit" etc.) à partir d'une forme analytique (*pisalū jesmī* "j'ai écrit" etc.). Contrairement à cette concentration unilinéaire, l'approche paradigmatique embrasserait l'ensemble de l'horizon des formes du passé pour faire comprendre le regroupement des oppositions [17]:

(slave commun)		(polonais moderne)	
Présent	<i>pišo</i>	Présent	<i>piszę</i>
Aoriste	<i>pisaxŭ</i>	Passé	<i>pisalem</i>
Imparfait	<i>pisaaxŭ</i>	Futur	<i>będę pisał/ będę pisać</i>

³ Une argumentation plus détaillée dans ce sens se trouve dans notre étude: Heiner Böhrer, *Grammatikalisierungsprozesse zwischen Latein und Iberoromanisch*, Tübingen, Narr, 2010, 57-74.

Parfait	<i>pisalŭ jesmŭ</i>
Plus-que-parfait I	<i>pisalŭ bexŭ</i>
Plus-que-parfait II	<i>pisalŭ beaxŭ</i>

Une telle représentation n'est pas absente des reconstructions diachroniques pratiquées jusqu'ici. En fait, elle assume les acquis de toute une tradition descriptive d'inspiration structuraliste, suivie entre autre dans les œuvres de l'école de Coseriu ou bien des contributions du style de Selig⁴. Néanmoins, il est vrai qu'elle a été négligée justement dans les écrits du courant typologique et comparatiste de l'actuelle théorie de la grammaticalisation.

Parmi les idées directrices de leur modèle, les auteurs mettent en relief encore deux autres aspects :

- (a) dans chaque paradigme étendu, comme le sont les déclinaisons et les conjugaisons, il faut s'attendre à des sous-paradigmes, portés par des cadres fonctionnels spécifiques
- (b) l'asymétrie du marquage est un principe qui sous-tend et la langue et la parole.

Quant aux sous-paradigmes, les auteurs citent des exemples du russe, où le génitif sert à distinguer, à l'intérieur de la déclinaison consonantique des noms masculins, un complément d'objet direct animé d'un complément direct non-animé, dont la forme ressemble à celle du nominatif (*išču svoj stul* "je cherche ma chaise" vs. *išču svojevo druga* "je cherche (de) mon ami"); en danois moderne, le génitif en {/-s/} est un moyen de distinguer un substantif au statut d'argument d'un substantif qui n'occupe pas ce statut parce que sa relation à d'autres substantifs se restreint au noyau d'un syntagme nominal dont il fait partie (opposition de l'attribut nominal d'une part au reste des fonctions syntaxiques majeures (sujet, objet etc.) d'autre part). Quant au marquage, Nørgård-Sørensen *et al.* essayent d'abord d'apporter une définition claire à ce terme. Ils affirment que l'opposition entre un membre marqué et un membre non-marqué d'une paire de concepts est omniprésente, même dans les paires dites symétriques, étant donné que les membres (re)connus plus tard se présenteront toujours comme marqués devant un arrière-plan fait de concepts déjà élaborés. Ainsi 'mère' serait marqué par rapport à 'père', 'étroit' par rapport à 'large' etc. Les auteurs suggèrent que l'omniprésence du marquage doit être prise en considération dans toute construction d'un paradigme. Ainsi leur propre description des temps verbaux du polonais moderne est structurée selon deux axes d'opposition qui se suivent : dans un premier temps, le présent (non marqué) s'oppose au non-présent (marqué) et, à l'intérieur de

⁴ Maria Selig, Maria, *Die Entwicklung der Nominaldeterminanten im Spätlatein*, Tübingen, Narr, 1993. Ce livre contient plusieurs tableaux, où l'auteur décrit justement le regroupement des oppositions dans les systèmes des articles et pronoms démonstratifs en latin classique et proto-roman.

celui-ci, le passé (non marqué) s'oppose au futur (marqué). C'est sur cette base qu'on peut établir de véritables chaînes diachroniques, où un statut marqué et non-marqué se relayent mutuellement à mesure que l'observation passe par des sous-paradigmes variés et des coupes synchroniques successives. Ici, les auteurs développent l'exemple du futur roman. Alors que *cantabo* était la forme non marquée du futur en latin classique, il s'oppose, en latin tardif, à une nouvelle forme analytique qui occupe le pôle non marqué – *cantare habeo* – tout en assignant un statut marqué à la forme synthétique traditionnelle. Et l'on constate un changement pareil pour le futur simple à l'époque moderne. En français classique, cette forme temporelle était la forme non marquée pour désigner une action qui allait se dérouler dans l'avenir. Par contre, en français moderne actuel, le futur simple a été refoulé dans le coin marqué, s'opposant au futur composé, non marqué. C'est encore par le mécanisme de l'opposition de marquage que des formes non-productrices, telles que les séries apophoniques des verbes germaniques, réussissent à se maintenir dans un système linguistique. Pour le domaine de la parole, Andersen a avancé la thèse selon laquelle les changements motivés par des décisions explicites d'ordre normatif et externe sont divulgués, dans un premier temps, dans des contextes marqués et que les changements motivés par des processus implicites et internes se propagent tout d'abord dans des contextes non marqués, où «marquage» se rapporte à la fréquence ou familiarité d'un genre de texte ou de communication orale respectivement.

La paradigmaticité, négligée par la théorie du *cline*, est l'une des principales propositions innovatrices du groupe danois; un même poids innovatif réside dans la vision d'une intégration et paradigmatisation de l'ordre des mots et des constructions. Le parallélisme entre les systèmes morphologiques et l'ordre des mots a déjà été observé par Antoine Meillet. En effet, il y a opposition paradigmaticque entre des options linéaires alternatives; un schéma positionnel est capable de représenter et la fonction syntaxique d'un nom et la modalité d'une phrase; comme les systèmes morphologiques, les ordres linéaires et leurs fonctions diverses sont une marque spécifique des langues singulières; les schémas positionnels peuvent se constituer en figures tout à fait nouvelles, sans phase de préparation, c'est-à-dire se former par une grammaison, ou bien résulter d'une réanalyse et son actualisation et donc subir une régrammation. Ces propriétés analogiques entre morphologie et topologie sont explicitées dans le deuxième chapitre. En danois, la position d'une particule adverbiale décide de la lecture modale d'une phrase. Si p.ex. l'adverbe *så* ('alors') occupe le champ initial F d'une proposition, on peut avoir affaire à une impérative ou une énonciative mais non pas à une phrase interrogative, qui ne permet l'adverbe qu'au bout de la chaîne des mots [46]. La modalité

d'incertitude qu'une question comporte est donc prise en charge par l'ordre de ses éléments catégoriels et s'oppose à la modalité de certitude d'un énoncé à l'indicatif. Et le danois offre encore un autre exemple de parallélisme, un cas de topologie innovative, donc d'une grammaire dans le domaine de l'ordre des mots. En passant des anciens dialectes germaniques de la Scandinavie au danois moderne, on observe que la position du datif par rapport à l'accusatif sert à distinguer entre une version emphatique du complément d'objet indirect (*upgraded*; c.o.i. avant c.o.d.) et une version de mise en arrière-plan de ce même objet (*downgraded*; c.o.d. avant c.o.i.), la préposition *til* s'ajoutant au syntagme nominal dégradé. Il y a plus: en se basant sur un exemple tiré de l'ancien anglais, les auteurs reconstruisent une histoire de régrammation topologique. Suivant en cela les principes exposés par Wackernagel, la haute fréquence du verbe conjugué dans la deuxième position de la phrase aurait mené, dans l'histoire du danois, d'une répartition pluripositionnelle à la fixation du principe «verbe conjugué occupe deuxième position» (*verb second*). Et l'on peut même déceler, en danois, un cas de dégrammation topologique. Le troisième champ positionnel, avant la place prévue pour la particule de la négation, gardait le statut d'une position de défocalisation généralisée en moyen danois alors qu'aujourd'hui cette position n'est plus mise en valeur que par les pronoms inaccentués.

Dans le troisième chapitre, les auteurs s'attaquent aux constructions pour les inclure dans les ensembles à base sélective (*selectional set*, [71]) que sont les paradigmes. Une comparaison entre des langues plutôt analytiques (danois, anglais, français) et des idiomes hautement flexionnels (finnois, russe, latin) montre – sans surprise – que les solutions morphologiques sont concurrencées par des solutions constructionnelles. Un cas très illustratif dans ce sens est fourni encore une fois par le danois. *Skyde* (télitique) veut dire “tirer en tuant” alors que *skyde på* (atélique) veut dire “tirer sur quelqu'un ou sur un animal avec le but de le tuer sans qu'il soit clair si le tireur y réussit effectivement”. Cette différenciation est possible dans un nombre considérable de verbes en danois, ce qui donne le sous-paradigme suivant (cf. [73]):

Expression	Contenu
zéro + SN	télitique
prép + SN	atélique

Tableau 2: La structure paradigmatique de télélicité

Domaine d'application: V + [A2]

Cadre fonctionnel: télélicité

En finnois, par contre, l'opposition entre une version téléique et une version atélique s'exprime par le procédé consistant à faire varier le cas de l'objet direct, l'accusatif exprimant l'achèvement d'une action et le partitif exprimant que l'achèvement reste ouvert. À part ces relations hyperparadigmatiques, la paradigmatité a lieu aussi dans le seul domaine des constructions. Ainsi l'un des sous-paradigmes verbaux en danois consiste en ce qu'une construction divalente ergative s'oppose à une construction inaccusative [76sq.] :

Peter knækkede grenen. Grenen knækkede.
(‘Peter a cassé la branche. La branche a cassé.’)

Marie bagte brødet. Brødet bagte.
(‘Marie a fait cuire le pain. Le pain cuisait.’)

Ce sont de longues séries de cadres valenciels qui participent à cette relation. Dans l'histoire du danois, elle a fini par niveler, dans beaucoup de cas, la morphologie oppositive qui, originairement, garantissait la différenciation (germanique primitif **knekkan* “se casser” vs. **knakijan* “casser”, danois moderne : *knække* = “casser” et “(se) casser” ; **weltan* “se tourner” vs. **waltijan* “tourner”, *vaelte* = “(se) tourner”) [94sqq.]. Si l'on ne considérait pas la formation d'une opposition systématique entre deux constructions apparentées, on risquerait donc d'en rester à une description partielle et, par là, défectueuse.

Passons au septième chapitre. Il a deux fonctions. D'une part, Lene Schøsler cherche à approfondir certains éléments de la théorie du groupe, et notamment le concept de construction, vu qu'il s'agit d'une notion essentielle de l'actuel débat sur la théorie de la syntaxe, à savoir la grammaire de construction, notion qui n'est pourtant pas adoptée complètement par l'auteur dans ses versions canoniques. D'autre part, Schøsler profite de cette introduction théorique pour préparer une longue partie empirique, dans laquelle elle examine le développement de l'étiquetage du deuxième et troisième argument des cadres valenciels dans les langues romanes, et, plus particulièrement, en français.

Pour Schøsler, le changement grammatical passe par des chaînes de constellations, où chaque changement antérieur constitue une condition nécessaire pour que la mutation suivante se produise. Les changements consistent dans des regroupements constants de paradigmes. Ces processus de réorganisation dépassent fréquemment les limites du domaine morphologique, topologique ou constructionnel en établissant des liens entre ces différents domaines. Les auteurs appellent ce phénomène *connecting grammaticalisation* (‘grammaticalisation intégrée ou combinée’). Il s'ensuit de la logique de cette interpré-

tation que Schøsler rejette un scénario de la disparition des cas nominaux latins selon lequel la réduction morphologique de quelques marqueurs fragiles aurait mené à une grammaire défectueuse à la recherche de nouveaux marqueurs. Suivant l'auteur, les fonctions importantes dans une langue tendent à être marquées par plusieurs systèmes grammaticaux interconnectés si bien qu'une réduction de l'un de ses systèmes ne mettra pas en danger l'étiquetage en soi, étant donné que les autres systèmes coopératifs prennent la relève immédiatement par leur propre renforcement et diversification.

La notion de construction favorisée par Schøsler garde un juste milieu entre une conception intégrale – qui couvre tous les niveaux sémiotiques d'une langue, allant des constructions-phonème jusqu'aux constructions-structure textuelle (cf. les approches de Goldberg ou Langacker) –, une approche universelle et abstraite (Croft) ou une diversification atomiste et lexicaliste. Une construction dans son sens est une unité syntaxique supérieure, une séquence catégorielle, enrichie par des éléments morphologiques plutôt indépendants, qui, selon les deux côtés expressif et fonctionnel, est spécifique d'une langue déterminée tout en conservant un statut général par son applicabilité à un grand nombre de cadres valenciels de verbes individuels parallélisables. Cette définition approfondie reflète les cas déjà cités des constructions ergative et inaccusative en danois, de l'étiquetage prépositionnel du complément d'objet indirect dans les langues romanes ou des formes analytiques du futur en latin vulgaire.

Dans l'analyse diachronique de la réalisation sémiotique du deuxième et troisième argument des verbes latins et romans, la construction occupe un rôle clé. Les cadres valenciels généralisables entrent en interaction avec les autres systèmes d'étiquetage car, suivant l'idée de Schøsler esquissée ci-dessus, ces différents systèmes n'agissent jamais de façon séparée tant que des fonctions importantes sont en jeu. L'analyse procède par des coupes syntaxiques successives, la suite des investigations spécialisées dans les époques produisant l'image d'un développement. Il est clair qu'ici Schøsler profite largement des recherches ciblées et exactes d'autres linguistes.

Les cas du latin étaient intégrés dans des constructions apparentées entre elles qui pouvaient être assignées parallèlement à de longues séries de verbes individuels. Entre autres, on constate un parallélisme entre une construction qui exprimait le transfert possessif et une construction qui exprimait la translation spatiale [252]:

Mitto litteras Romam. Mitto litteras ad Romam.

Mitto litteras Herennio. Mitto litteras ad Herennium.

La prochaine coupe synchronique montre la situation proto-romane, qui allait continuer, par certains mouvements de régrammation, la situation latine (cf. [256]):

Expression d'A2	Contenu d'A2	Expression d'A3	Contenu d'A3
forme d'accusatif	entité affectée/ patiente	<i>ad</i> + SN à l'accusatif pronom personnel au datif	récepteur/ bénéficiaire

Tableau 3

Lors de la transition au proto-roman, le paradigme cité ci-dessus a fini par refouler tous les concurrents tels que A2-accusatif A3-ablatif (*afficere aliquem aliquo*) et d'autres pour devenir le prototype de réalisation de la combinaison d'un A2 avec un A3; le syntagme prépositionnel a été réanalysé comme équivalent d'un datif; et c'est la construction prépositionnelle (*à* SN), qui a gagné le statut non marqué, le datif morphologique étant considéré désormais comme une réalisation plutôt exceptionnelle.

En roumain et en espagnol, le développement ultérieur mène encore à des regroupements considérables. A2 est marqué par des prépositions (*pe(r)*, *a(d)*) quand l'objet direct se rapporte à un référent animé, ce qui mène à l'établissement de nouveaux sous-paradigmes. Dans l'usage documenté par les textes des corpus historiques, l'investigation semble avoir permis d'observer que la propagation de cet étiquetage part de contextes marqués (réciprocité, contrastivité, comparaison) pour se diffuser peu à peu dans des contextes non marqués, exactement comme l'aurait pronostiqué Andersen. Ce sont aussi le roumain et l'espagnol qui atteignent un caractère quasi-obligatoire dans certaines constellations de référence croisée entre un pronom personnel et un nom détaché, constructions qui constituent encore une fois de véritables innovations par rapport au latin classique (grammation de constructions).

De nombreux verbes ne se combinent qu'avec le seul A3 sans inclure un A2. Le latin connaissait des verbes à constructions alternantes A1-A2/A1-A3 (nominatif-accusatif; nominatif-datif), type qui allait se perdre lors de la transition aux langues romanes. Un exemple est *contingere*, dans le sens de 'confiner à'. Un autre type, hérité du latin, a pourtant réussi à s'imposer dans les langues romanes. Des verbes tel que *placere* (lat.), *plaire* (fr. moderne) ou *abelir* (ancien français) varient l'A1 entre statut nominal et statut propositionnel et prévoient un A3 sous forme de datif ou de *à* + SN (cf. p. 287):

A Percheval molt abeli ce qu'il vit une hache pendre [A3 ... A1/statut propositionnel]
 ("Le fait de voir une hache qui pendait là plut beaucoup à Perceval")

Sémantiquement il s'agit de verbes évaluatifs (*agreer*, *nuisir* en ancien français), ou bien de verbes plus particuliers qui expriment soit qu'un '*experier*' subit l'influence d'un événement (lat. *contingere*; afr. *avenir*; *arriver* à *qn*) soit qu'il s'attend à subir cette influence (*targier* en ancien français) ou bien qu'il est trompé par quelqu'un (*mentir* à) ou qu'il profite de l'aide de quelqu'un. La construction était donc généralisable et applicable à beaucoup de verbes individuels. Or, un certain nombre d'entre ces verbes pouvait se combiner, jusqu'au 17^e ou même jusqu'au 20^e siècle et avec un A2 (constellation A1-A2) et avec un A3 (constellation A1-A3) avant que l'une des deux versions soit éliminée au profit de l'autre. P.ex. entre *aider qn* et *aider à qn*, on a fini par se décider pour la version *aider qn* en abandonnant l'alternative (cf. 293 sqq.). Schøsler décrit, avec exactitude, les regroupements des paradigmes constructionnels en avançant, par ses coupes synchroniques, de siècle en siècle. Les observations au niveau de la langue sont régulièrement accompagnées d'observations sur les contextes marqués ou non marqués au niveau de la parole.

Le dernier thème est constitué par les emplois où A2 peut s'omettre dans une constellation A1-A2 de départ tout en faisant allusion à un référent indéfini (p.ex. *Pierre mange* au lieu de *Pierre mange un poulet*). Alors qu'en latin, les possibilités d'omission d'A2 étaient considérables, le français tend, pendant plusieurs siècles, à éviter ces omissions, ce que l'auteur met en relation avec la perte du système des cas. Ce n'est qu'au vingtième siècle, sous l'influence du français avancé, que l'omission regagne du terrain. Encore une fois, les étapes sont décrites moyennant des tableaux, avec des remarques sur la répartition textuelle.

En résumé, disons que les réformes suggérées par l'équipe danoise sont d'une telle envergure qu'il serait négligent, au point de ne pas satisfaire à la tâche de rendre compte d'une publication, de ne pas commenter en quelque sorte l'ouvrage dont les contenus viennent d'être présentés. Retenons que la théorie de la grammaticalisation en cours a besoin d'une ouverture des horizons vers l'entourage syntaxique des périphrases ou morphèmes singuliers, qu'il lui faut inclure les constructions et la topologie et qu'elle doit transformer la description morphologique isolée en description des paradigmes. En effet, jusqu'ici, la grammaticalisation, qui, selon son nom, consisterait dans l'ensemble des processus de formation d'un élément à fonction grammaticale, n'a pas été décrite par des théories qui auraient réussi à fournir un principe convaincant selon lequel les schémas positionnels de l'ordre des mots seraient

intégrables aux canaux proposés. Ce format ne concerne que les périphrases, les mots-outils, les clitiques et les affixes mais non pas les séquences catégorielles. Or, Nørgård-Sørensen *et al.* démontrent très bien comment, selon quel principe et avec quel format, on arrive à intégrer les séquences catégorielles et les périphrases-morphèmes dans une théorie enfin intégrale de la grammaticalisation. Avec cela, ils se servent d'une terminologie unifiée (grammation, régrammation, dégrammation) et différenciée (réanalyse vs. actualisation). Enfin, l'un des grands mérites de l'ouvrage consiste en ce qu'il ouvre la théorie de la grammaticalisation aux courants des grammaires de construction et de la topologie, qui sont au centre de la formation de théories syntaxiques à l'heure actuelle.

Il ne faut pourtant pas omettre quelques points de critique. Surtout, on a du mal à partager certaines analyses de détail, dans les parties où les auteurs se proposent de construire leurs fondements. Ainsi on ne voit pas pourquoi on nierait à la différence entre les adjectifs romans et les adverbes modaux en *-mente* un cadre fonctionnel, qui pourrait par exemple être 'portée (*scope*)/portée prédicative' vs. 'portée nominale' ou 'objet de caractérisation (*object of characterisation*)/caractérisation d'une action précisée' vs. 'caractérisation neutre' [7]. On ne comprend pas pourquoi la prosodie serait un phénomène d'ordre topologique plutôt qu'un phénomène basé sur les constructions. En tout cas, les effets de désaccentuation discutés [63], qui impliquent un étiquetage de la synthétisation des syntagmes verbaux en danois, ne sont pas d'une nature topologique pure et résident dans la prosodie. Il est vrai aussi qu'il est quelque peu décevant qu'on ne se heurte qu'à un simple paradigme morphologique conventionnel après avoir été préparé pendant plusieurs pages à la démonstration d'un hyperparadigme qui intègre la morphologie des pronoms personnels du sujet en français et leur distribution positionnelle [70].

Dans l'ensemble, la nouvelle approche de Nørgård-Sørensen, Heltoft et Schøsler gagne toute sa force, si on la combine partiellement avec certains formats de la théorie du penchant et qu'on l'intègre dans la vision plus globale de Henning Andersen⁵. Andersen distingue ce qu'il appelle les *schémas de grammaticalisation*, vus comme des *types*, des *chaînes de grammaticalisation individuelles*, qui naissent dans les langues singulières et qu'il comprend comme les *tokens* de ces *types*. Or, pour approfondir la différence entre les

⁵ Cf. surtout Andersen, Henning, 2001. « Actualization and the (uni)directionality of change », in: Andersen, Henning, *Actualization. Linguistic change in progress*, (ed.), Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, 225-249.

Andersen, Henning (2008). « Grammaticalization in a Speaker-Oriented Theory of Change », in: Eythórsson, Thórhallur (ed), *Grammatical Change and Linguistic Theory. The Rosendal papers*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, 11-144.

schémas *gsn* (Gzn Schemata) et les chaînes, les notations et formules appliquées par Andersen lui-même semblent trop modestes. En fait, il parle de la partialité des chaînes en comparaison des schémas. Il vaudrait donc mieux représenter ces derniers par un format capable de projeter, sur la surface du papier, les canaux de grammaticalisation entiers. Une telle projection a été atteinte surtout dans les diagrammes de Lehmann (2002) ou de Compes *et al.* (1993)⁶, C'est dans ce format que les paradigmes devraient être intégrés ou, inversement, ce format donné a besoin de certaines transformations pour baser les notations des étapes sur la notion de construction – dans le sens de Schøsler – ainsi que le parallélisme de l'opposition des constructions entre elles. Cela nous mène à un modèle réformé, qui, selon le groupe danois, pourrait comprendre les niveaux suivants :

- (A) schémas *gsn*/canaux de grammaticalisation basés sur les constructions et les paradigmes
- (B) reflets de ces schémas dans les chaînes *gsn* individuelles des langues singulières
- (C) explication des transitions entre les paradigmes d'époques diverses par des mécanismes tels que la réanalyse d'éléments d'une grammaire de base, le changement superficiel de règles d'usage, l'actualisation, l'adoption par des cohortes toujours plus vastes de locuteurs suivant les poids donnés du marquage (cf. les contributions d'Andersen).

Heiner BÖHMER

⁶ Pour Lehmann 2002, cf. *supra* n. 1; Isabel Compes / Silvia Kutscher / Carmen Rudolf, *Pfade der Grammatikalisierung. Ein systematischer Überblick*, Université de Cologne, Institut für Sprachwissenschaft, 1993 [Arbeitspapier Nr. 17].